

## Le soleil du levant, de Maë Robert (5<sup>ème</sup> A)

L'homme, Henry Dumoulin, de grande taille, portait toujours un chapeau de feutre vert à la manière des Anglais modernes. Il avait une fine silhouette et marchait d'un pas posé, dans son pantalon usuellement marron et sa chemise tout aussi verte que son chapeau. Ses yeux vert émeraude, qui vous perçaient à la manière de ceux d'un grand enquêteur qu'était avant cet homme de quarante ans, et ses cheveux noir charbon lui donnaient un air quelque peu inquiétant. Il s'imposait d'ailleurs facilement, si besoin, et ses phrases étaient souvent énigmatiques. Son caractère étant d'acier, il valait mieux ne pas le déranger lorsqu'il réfléchissait, ce curieux Français qui n'avait jamais vu que la cathédrale Notre Dame et le ciel gris de Paris, ce ciel de nuages... Il voulait, lui, au tempérament nerveux, aventurier, quitter tout cela et partir à la découverte des terres qui existent en ce monde, que cette téméraire personne trouvait si gris. Il voulait explorer l'Asie, seul. Il voulait goûter aux épices si raffinées que les grands cuisiniers utilisent, il voulait tout connaître de son histoire, de sa population, de son relief, de ses fleuves, il voulait... Il voulait... Il voulait partir à l'aventure !

Et, n'y tenant plus, c'est ce qu'il fit. Le paquebot Artama partirait, le 2 février de l'année 1889, du vieux port de Marseille, et arriverait au port Kolkata Port Trust à Calcutta, en Inde britannique. Pour raccourcir la route, le navire emprunterait le tout nouveau canal de Suez, ce qui fut grandement apprécié par tous ses passagers. Le sieur Dumoulin fêta ses quarante ans le 2 janvier 1889 et partit, un mois après, réaliser son rêve. Le voyage prit du temps, et il y eut plusieurs escales dont profitait le paquebot pour se ravitailler. Il y eut aussi divers bals où les mets abondaient et le vin coulait à flots. Mais, trop pressé d'arriver, Henry Dumoulin en profitait à peine ! Quand l'Artama arriva enfin à destination, sieur Dumoulin fut l'un des premiers à poser le pied à terre : il n'avait non pas le mal de mer, mais la folie inouïe de l'explorateur, et il resta ébloui par la beauté de la ville tant attendue : des couleurs partout, du jaune, du rouge, du orange... Une véritable explosion de lumières ! De plus, à l'occasion du mariage de la fille d'un riche commerçant et du fils d'un aisé éleveur, dansaient dans une église des pétales de fleur, ces fleurs si parfumées, si jolies, si colorées, si exotiques, envoyées par les invités sur les époux. Le futur mari portait un veti blanc ainsi qu'un chapeau de mariage et sa future femme un sari rouge et des bijoux traditionnels. L'homme passa un collier jaune, un thâli, autour du cou de la mariée. Puis, il marqua d'un point rouge, le bindi, le front de celle-ci pour sceller leur union et assurer leur protection, lui offrit des objets de toilette, et tous deux s'échangèrent un collier de fleurs. Devant eux, sur la route, passaient quelques vaches, animaux sacrés en Inde.

Monsieur Henry Dumoulin resta un moment à regarder ce spectacle, mais le capitaine du navire, qui s'impatientait, le sortit de ses rêveries car il bloquait la sortie. Sieur Dumoulin se poussa alors et décida d'aller visiter la ville. Il prit pour cela un *rickshaw*, véhicule traditionnel Indien. L'engin était conduit par un jeune homme d'une vingtaine d'années. Celui-ci reconnut aussitôt, à sa démarche, la nationalité du Français et l'interpella ainsi : « Bonjour, je m'appelle Tachi. Où voulez-vous aller ?

- J'aimerais faire un tour de la ville s'il vous plaît. Mais vous parlez bien français, dites-moi, comment cela se fait ?
- Je suis né à Pondichéry, et il y a un comptoir Français là-bas. Je suis presque de nationalité française, finalement ! Et pour le tour de la ville, c'est d'accord ; c'est mon travail... Cela vous coûtera 70 roupies.
- Tenez, dit monsieur Dumoulin en lui en tendant 100, gardez la monnaie.
- Merci beaucoup, le salua l'Indien, merci ! Et allons-y ! »

Le reste du tour se passa sans mot dire : sieur Dumoulin était bien trop occupé à

tout observer de cette ville qu'il trouvait magnifique, et cela non sans raison : les maisons étaient de petite taille, construites en pierres jaunes et avec des barreaux aux fenêtres. Au dessus des portes d'entrée, *Maha Lakshmi*, la déesse de la fortune, était sculptée, et notre héros se dit : « Toutes ces décorations ! ». En dessous de ces mêmes portes, il y avait le *kolan*, un dessin que les Indiennes font sur le seuil de leur maison tous les matins, et qui porte bonheur. Les femmes, quant à elles, portaient des *saris*, qui sont en fait de longs tissus colorés, le plus souvent en rouge ou orange, sur lesquels sont dessinés des centaines de motifs, et qu'elles portent enroulés autour d'elles. Il était presque une heure de l'après-midi, et Dumoulin décida de s'arrêter pour manger ; il invita le jeune Indien à déjeuner avec lui, offre qui fut chaleureusement acceptée. Le repas fut servi dans une feuille de bananier : le riz était placé au milieu, en petit tas, et tout autour il y avait des *samosas*, des chaussons aux légumes, très épicés. Il y eut, comme boisson, du thé très fort, bouilli avec du lait. Tout cela plut grandement aux deux hommes, qui sortirent du restaurant repus.

Dumoulin décida ensuite de chercher un souvenir pour se rappeler son voyage, il ferait cela dans les pays où il aurait la possibilité de le faire. Il aborda finalement, après une heure de marche, une vieille femme qui s'était installée sur un tapis pour vendre ses marchandises. Notre homme lui acheta, pour un total de 350 roupies, une carte de Calcutta, une statuette de la déesse de la fortune, qu'il avait tant vue, un tableau représentant une rue de la ville, et une toile de jute, un textile qui faisait la réputation de l'Inde. Il fut très heureux des achats qu'il avait faits pour une modique somme. Le Français rencontra sur son chemin des tramways tirés par des chevaux, très pratiques pour se déplacer. Puis il rejoignit son hôtel, « The Pink Sands ». Sa chambre était de petite taille, mais confortable, et très décorée : il y avait des milliers de fleurs aux quatre coins de la pièce, et la déesse de la fortune, *Maha Lakshmi*, était encore représentée, mais sous la forme d'une statuette, cette fois. Il songea qu'il avait lu, un jour, qu'il y avait 330 millions de dieux en Inde, et se dit : « Ce que les croyances peuvent être différentes ! ». Henry Dumoulin, comme il faisait déjà nuit, à 6 heures du soir, lut *Le Tour du monde en quatre-vingt jours*, de Jules Verne, que ses amis lui avaient offert à l'occasion de son voyage. A 8 heures, il alla manger, avec deux jeunes étudiants, qu'il avait rencontrés sur la route, de l'Université de Calcutta, fondée en 1857. Le lendemain, Henry Dumoulin se leva tôt, vers 6 heures du matin. Quand il sortit de son hôtel, il alla se promener dans les rues de la ville et eut ainsi l'occasion de voir les Indiennes sortir avec leur petit sachet de farine de riz pour dessiner le *kolan*. Il remarqua que chaque femme en peignait un différent, mais tous étaient magnifiques. Le reste de la journée, il erra dans la ville, sous une chaleur sans pareille. Mais il se dit tout de même : « Mieux vaut le soleil et la chaleur que la pluie et le froid ! ».

Le jour suivant, il était prévu que notre héros aille visiter le *Taj Mahal*. Il prit pour cela un train de courrier, et le voyage dura deux jours et deux nuits. Mais toute cette route n'avait pas été faite pour rien : quand Henry Dumoulin, bien reposé, arriva à destination, un bassin, plus magnifique qu'un diamant, croyez-moi ou pas, l'accueillit. Son eau était transparente, pure, et il était tellement long que 4000 chevaux auraient pu tenir seulement sur sa longueur. Autour, des arbres bien taillés, sans doute les plus verts du monde, étaient disposés sur une pelouse tout aussi verte. Henry Dumoulin passa à côté du bassin, et, après vingt minutes de marche tant il était long, arriva au pied de l'édifice. Il sortit alors un petit guide qu'il avait acheté en France et lut : « Le *Taj Mahal* signifie '*Palais de la Couronne*'. Il a été fondé par l'empereur Shâh Jahân en mémoire de sa femme décédée. » Il leva la tête vers le sommet, se dit alors : « Mon Dieu ! Que ce mausolée est grand ! », monta les quelques marches qui séparaient le sol de l'entrée et tomba nez à nez avec une pièce immense, plus grande que toutes celles que nous et lui pouvons imaginer. Les murs étaient de marbre blanc extrait du Rajasthan, et la marqueterie, incrustée dans

ce même marbre, était composée de jaspe, de turquoise, de malachite, de corail, de cornaline, d'onyx, de grenats, d'agate, de cristal, et de lapis-lazuli, plus vert encore que les arbres entourant le bassin principal. Voyant monsieur Dumoulin qui restait immobile, comme paralysé, devant toutes ces merveilles, un vieil homme l'interpella du mieux qu'il le pût, avec ses bases de français : « Bonjour, vous avez vu tout cela ? Ces pierres viennent de nombreux pays différents, il y a 28 types de pierres précieuses pour faire ce que vous appelez la 'marqueterie' !

- C'est vrai ?, demanda sieur Dumoulin qui s'était brutalement retourné, surpris dans sa contemplation.

- Vrai. 20 000 personnes ont travaillé pour le construire, et plus de 1000 éléphants, aussi.

- Mon Dieu, s'écria le Français en tendant la main à son interlocuteur pour le saluer, c'est impressionnant ! Merci beaucoup, Monsieur. »

Après ces révélations, Henry Dumoulin avança vers le centre du mausolée. Là se trouvait le tombeau de la pauvre Arjumand Bânu, morte à son quatorzième enfant, et femme de Shâh Jahân. Dumoulin ressortit son guide et lut : « Le tombeau est entouré de quatre minarets inclinés de façon à ne pas tomber dessus en cas de tremblement de terre. ». « Impressionnant ! », se dit notre homme en contemplant une dernière fois ces décorations. Puis, après cette petite lecture, il sortit du mausolée, l'allée de marbre blanc défilant devant lui, et se retrouva à l'extérieur. Il retraversa le bassin plus beau que du cristal, les arbres verts, et dut se résigner à quitter ce lieu féerique pour prendre le train retour.

Après que ce dernier fut arrivé à destination, Henry Dumoulin passa encore une journée en Inde et dut quitter ce pays magnifique, pour se rendre en Indochine. Son paquebot, *L'Elancé*, devait quitter le port vers 7 heures du matin et arriver à destination une semaine plus tard, à Saigon. Le voyage se déroula plutôt bien, malgré la forte houle qui faisait tanguer le navire comme le berceau d'un nouveau-né. Quand Dumoulin eut mis pied à terre, il resta comme paralysé devant la grandeur du port, qui regroupait trois parties : le port fluvial, le port commercial, et le port militaire. Mais pressé comme jamais de pouvoir contempler Saigon, que les voyageurs, depuis environ 1870, appelaient '*Perle de l'Orient*', il sortit bien vite du quai, et se trouva assailli à la fois par la chaleur, le bruit, l'agitation, et le monde. Tout cela le poussa à interpeller un chauffeur de cyclo-pousse, qui, par chance, savait parler français, puisque ces derniers avaient colonisé la ville. Henry Dumoulin lui demanda donc : « Bonjour, Monsieur. J'aimerais visiter les principaux monuments de la ville. Pouvez-vous me les indiquer et m'y conduire, s'il vous plaît ?

- Oui, bien sûr. Les monuments les plus connus ici sont la cathédrale Notre-Dame de Saigon, et même si ce n'est pas un monument, le marché Ben Thanh. C'est le plus grand de la ville, il est tout simplement gigantesque, et vous y trouverez tout ce que vous cherchez.

- D'accord, merci beaucoup. Si vous n'y voyez aucun inconvénient, j'aimerais que vous me conduisiez en ces deux lieux.

- Pour aller à la cathédrale, par laquelle nous allons commencer, je peux, si vous le souhaitez, vous faire faire le tour de la ville...

- Parfait ! Quel est le prix, pour cette visite ?

- Cela vous coûtera 60 cents.

- Les voici. Pouvez-vous m'en dire plus sur Notre-Dame de Saigon, s'il vous plaît ?

- Bien sûr, dit le chauffeur en tendant la main afin de récupérer l'argent ; pour commencer, elle a été construite il n'y a pas longtemps, de 1877 à 1880. » Le vieil homme commença alors à rouler et continua à raconter : « Avant, il y avait une première église, mais elle s'est avérée trop petite. On en a alors construit une autre, mais rongée par les termites, les Français ont décidé de tenir les offices dans le palais du gouverneur, transformé ensuite en séminaire, et enfin, à la place de ce palais, ils ont édifié la cathédrale.

- Une longue histoire, je vois, pour la construire !
- Oui, effectivement. De plus, tous ses matériaux sont importés de France, et le but était de faire une réplique en plus petit de la cathédrale Notre Dame de Paris.
- Même à l'autre bout du monde, j'en entends parler !
- Quoi ? Bon, continuons. Les Français voulaient aussi montrer à mon peuple leur puissance... Voilà tout ce que je peux vous dire !
- Merci beaucoup pour toutes ces informations, monsieur... ?
- Vâng. Mais je vous laisse regarder la ville... »

Admirer aurait mieux convenu : Henry Dumoulin n'en avait jamais vu une telle, immense, avec ça et là de grands jardins appartenant à des villas, à d'autres endroits des petites maisons, des rues, des arbres... Les villas, qui appartenaient très souvent aux Français, étaient plus larges que hautes, peintes en orange, en rouge, ou en blanc plus généralement. Presque toutes avaient un jardin, recouvert d'une herbe étrange que Dumoulin n'avait jamais vue. A l'intérieur étaient plantés de nombreux palmiers, cocotiers, et bananiers... Entre deux villas, on trouvait des petites maisons, très basses, dont le toit était fait de feuilles de bananiers, tandis que les murs étaient en briques. La grande majorité de ces maisons était ouverte à la rue, car elles faisaient aussi office de boutiques ; et notre héros remarqua que dans chacune d'entre elles, les habitants avaient déposé des fruits dans un petit autel, pour leurs ancêtres très vénérés dans ce pays, ainsi que de l'encens, qui en général brûlait. Il fût très étonné de ces pratiques. Alors qu'ils étaient presque arrivés, Vâng désigna à Dumoulin un grand chantier : « Ici, il y aura bientôt une poste, dont les plans ont été dessinés par les architectes d'un certain 'Gustave Eiffel'. Notre héros réfléchit un instant, puis se dit : « Mais je le connais ! C'est lui qui a fait les plans de cette grande tour en construction à Paris ! »

Ils étaient enfin arrivés, et Dumoulin, malgré ses préjugés, resta sans voix devant l'édifice qui se tenait devant lui, magnifique. Il était vrai qu'il ressemblait énormément à Notre Dame de Paris, mais en rouge et avec le soleil, Dumoulin put vraiment apprécier sa beauté. Une jolie statue se tenait devant l'entrée, par laquelle il pénétra dans la cathédrale, où se trouvaient des rangées entières de chaises. Les murs étaient blancs, les voûtes en croisée d'ogive ; les piliers peints en marron, le même que celui des chênes, impénétrable, formaient un formidable contraste avec les murs. Au bout de l'immense pièce se trouvait le déambulatoire, avec une table, un livre de prières, et une statue en or de Jésus. Quand Dumoulin ressortit, il demanda à Vâng de l'amener au marché. C'en était un très particulier, où tous les étalages se trouvaient à l'intérieur d'un grand bâtiment. Il était gigantesque, et à l'intérieur régnait une chaleur incroyable. Il était

midi et Dumoulin invita Vâng à manger. En guise de repas ils eurent une soupe, appelée *Pho*, composée de pâtes de riz, de bœuf, et de jus provenant d'os de ce dernier. Ils eurent aussi des rouleaux de printemps avec une sauce à la cacahuète, des nems ou *Cha Gio* agrémentés d'une sauce transparente épicée au piment rouge, ainsi que des crevettes que l'on trempait dans un mélange de jus de citron, de poivre et de sel, ou dans du *Nuoc Mam*, sauce à l'odeur très désagréable. En guise de boisson ils prirent un *Tra Da*, du thé traditionnel froid, et Vâng fit aussi goûter à Dumoulin du *Nuoc Mia*, du jus de canne à sucre. Pour le dessert ils eurent différentes sortes de *Banhs*, des gâteaux de riz, de manioc et de maïs gluants, fourrés à la viande, ou aux fruits confits. Après avoir goulûment avalé ce copieux repas, Dumoulin et Vâng commencèrent les achats : un tableau de la ville fait de laque, un long drap de soie, du poivre, des épices typiques, ainsi que des fruits exotiques, tous très fréquents dans la région. Après cette sortie épuisante, Dumoulin gagna son hôtel. Notre héros resta alors quelques jours à Saigon, puis partit pour le Japon, à Yokohama, avec le paquebot Tokyo Delhi, qui s'arrêterait à la jetée *Ōsanbashi*, encore en construction. La traversée fut assez longue, mais la mer était calme.

Quand Henry Dumoulin arriva enfin, il fut frappé de stupeur devant la superbe ville qui s'étendait devant lui. Tous les bâtiments étaient en bois, généralement de deux étages, avec une entrée un peu surélevée de sorte qu'on accédait à la porte par un petit escalier. En parlant de portes, celles-ci étaient coulissantes, avec de grandes fenêtres en verre recouvertes de tiges de bambou formant un quadrillage. Voyant la surprise de notre héros, une jeune femme Japonaise s'approcha de lui et, comme elle avait quelques bases de français, lui dit : « Bonjour, elle s'inclina pour le saluer, je m'appelle Aeka. Puisque vous avez l'air d'apprécier mon pays, je peux vous renseigner si vous le souhaitez.

- Volontiers, merci beaucoup. Je me nomme Henry Dumoulin.

- Bien, alors commençons la visite. Il faut que vous sachiez que le peuple Japonais est très mal réparti sur les terres, puisque nous sommes dans une région des plus montagneuses. Je vais vous montrer un temple pas très loin d'ici, puis vous faire partager des mets traditionnels japonais », continua-t-elle en marchant en direction de leur première destination.

Arrivée au temple en compagnie de Dumoulin, Aeka l'invita à la suivre en passant une vingtaine de portes, qui donnaient de l'extérieur vers... l'extérieur ! Le temple était situé devant un lac magnifique au milieu d'un grand jardin planté d'arbres, très beaux, très grands, tels que vous n'en avez sans doute jamais vus. L'édifice était gigantesque, il faisait cinq étages pour sa partie la plus haute, et était construit comme si plusieurs maisons - avec leurs toits - étaient empilées les unes sur les autres. Devant l'entrée du temple en lui-même, Aeka pria Dumoulin de se déchausser, par respect pour les dieux ainsi que la population Japonaise, et de se laver les mains avec une sorte de louche, un *hishaku*, selon le rituel *Temizu*, pour se purifier le corps et l'esprit avant d'entrer dans un lieu saint. L'intérieur était composé d'un autel avec une statue en or de Bouddha au centre, des bougies sur les côtés, des fleurs un peu plus bas devant celles-ci, et des lampions auprès de ces dernières. Devant cet autel, situé au bout de la pièce, il y avait quatre rangées de petits coussins, bien alignés, où l'on pouvait s'asseoir pour prier. Aeka entraîna ensuite Dumoulin dans un restaurant japonais, où on s'asseyait sur des coussins à même le sol, et où la table était très très basse. Là, il dégusta des *sushis*, avec du *shoyu*, de la sauce soja, une soupe *miso*, et des *hiyashi chūka*, nouilles cuisinées servies froides. Il n'y eut pas de dessert, et Aeka expliqua à notre héros dubitatif que ceux-ci ne se prenaient, au Japon, que pendant les réunions festives ou la cérémonie du thé. Comme Dumoulin devait rester quelques jours dans ce pays qu'il trouvait merveilleux, Aeka l'invita plusieurs fois, ayant pris l'adresse de son hôtel, à faire des balades dans un très beau parc, avec de magnifiques arbres, et ils allèrent même voir des spectacles de faux samourais, les vrais ayant été abolis depuis 1868, par la restauration *Meiji*. Mais la jeune femme commençait à s'attacher à notre héros, et réciproquement. Tous deux, le jour du départ, furent très tristes, sans pour autant le montrer. Dumoulin prit son paquebot très tôt le matin, et il partit. « Tout est fini », se dit notre héros.

Toutefois, un jour plus tard, l'annonce fut faite que, pour des raisons de sécurité, le paquebot retournerait au Japon. Cela ne dérangerait pas Henry. Son cœur battait, il était prêt à exploser... Sitôt à terre, il courut rejoindre Aeka et... lui demanda de l'accompagner en France. D'abord surprise, elle rougit en acceptant l'invitation. Le paquebot repartit, avec à son bord un passager de plus. Quand il arriva dans son pays natal, notre héros fut pris d'une soudaine et très profonde nostalgie. Mais la construction de la Tour Eiffel était achevée, et cela lui remémora le chantier de la poste en Indochine. Quand il se trouva face à Notre-Dame de Paris, il se rappela celle de Saïgon. Il avait aussi retrouvé sa famille. Il avait vécu d'extraordinaires aventures, qu'il n'oublierait jamais. Il rapportait de nombreux souvenirs. Mais surtout, il avait une femme. Il avait Aeka.